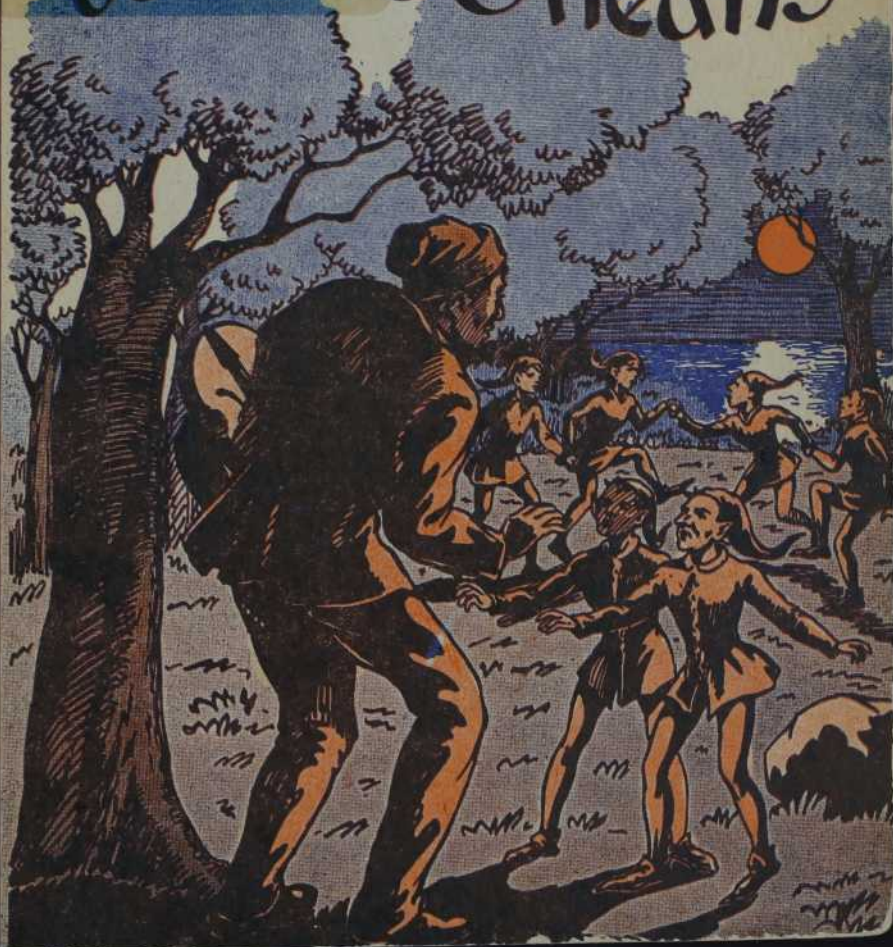


C843.52  
A176de  
1954

EUGÈNE RICHARD

# LES DEUX BOSSUS de l'Île d'Orléans





Bibliothèque Nationale du Québec

LES DEUX BOSSUS DE  
L'ÎLE D'ORLEANS

Dans la même série.

Le Casseau d'écorce magique.

Les enfants perdus.

La Grenouille Verte.

La Dame blanche du cap Diamant.

La grande aventure de Jean Cousin.

Contes de la Lune et du Vent.

Les deux Bossus de l'île d'Orléans.

La mort du Grand Sorcier.

Le Génie du Rocher Percé.

EUGÈNE ACHARD

LES DEUX  
BOSSUS DE  
L'ÎLE D'ORLÉANS

et autres contes



*Éditions Eugène Achard*

LIBRAIRIE GÉNÉRALE CANADIENNE

5608, ave Stirling

MONTREAL

P5  
9379  
875 AMB

Droits réservés, Ottawa, 1954.

# I

## LES DEUX BOSSUS DE L'ILE D'ORLEANS

Connaissez-vous l'île d'Orléans, le joyau de notre grand fleuve et le lieu de villégiature préféré des riches Québécois ?

Ce fut jadis aussi l'île des sorciers qui y tenaient leurs rondes et leurs sabbats.

A cette époque, la paroisse qui porte aujourd'hui le nom de Saint-Laurent, sur la côte sud de l'île, s'appelait Saint-Paul de l'Arbre Sec.

Pourquoi ce nom baroque, me demandez-vous ? Je l'ai cherché longtemps moi-même et je ne l'aurais sans doute jamais trouvé, sans un vieux pêcheur de mes amis, qui, de sa jolie villa de l'Argentenay, considère tranquillement, en fumant son éternelle pipe, les flots bleus du grand fleuve où, jadis, il courut tant de dangers.

J'ai pour habitude — et je crois bien que

c'est la meilleure partie de mes vacances — j'ai l'habitude d'aller passer une semaine, chaque été, dans la villa du vieux loup de mer, comme il aime à s'appeler.

Il connaît mes goûts. Quand j'arrive, la barque a reçu une couche fraîche de peinture. Nous y embarquons force victuailles et vogue la galère à travers les anses et les baies de l'île que nous explorons les unes après les autres. Ah ! je les connais les côtes de l'île d'Orléans, je pourrais en tracer la carte les yeux fermés.

Or, par un bel après-midi de l'été dernier, tandis qu'à moitié couché dans la barque, je considérais le coquet village de Saint-Laurent et que je voyais le clocher poser une tache sombre sur le vert feuillage, je m'adresse tout à coup à mon compagnon et lui dis :

— Dites donc, père Gosselin, savez-vous pourquoi ce village portait autrefois le nom de Saint-Paul de l'Arbre Sec ?

— Ah ! me répondit-il, en laissant aller les rames, ça c'est une histoire de l'ancien temps. On n'y croit plus guère aujourd'hui. N'empêche que ça s'est passé dans ma famille.

— Voyons, racontez-moi ça.

— Oh ! Monsieur Eugène, vous êtes comme les autres, vous, les fées, les sorciers, on s'en moque, depuis qu'on a inventé l'électricité et tout ce qui s'en suit ; on a relégué toutes ces choses anciennes au grenier, avec les vieilles nippes et les ceintures fléchées. Et je crois bien qu'en effet, toutes les fées nous ont quittés. Que feraient-elles encore, par ici, quand on voit, jusque dans le ciel, les aéroplanes remplacer les oiseaux.

— Vous avez tort, père Gosselin, de vous imaginer cela. J'y crois aux fées, moi. J'y crois à ma manière, voilà tout. Et si vous voulez me faire plaisir, vous me raconterez l'histoire promise.

Alors le vieux loup de mer commença.

— C'était au temps où le drapeau français flottait encore au-dessus de Québec. Les habitants de l'île d'Orléans n'étaient pas très nombreux, mais ils menaient joyeuse vie. Riches, pour la plupart, ayant de bonnes terres, ils travaillaient fort le printemps et l'été, mais ils aimaient à fricoter pendant l'hiver.

Durant les longues veillées, on se réunissait quatre ou cinq familles et la fête allait

son train : on jouait, on chantait et l'on dansait les bonnes, joyeuses et honnêtes danses d'autrefois.

Or, il y avait à cette époque, à Saint-Pierre de l'île, un certain Gosselin dont je vais vous parler. Je connais son histoire et pour cause, c'est l'un de mes ancêtres, l'arrière-grand-oncle de mon père.

Bosse à part, car il était bossu, outrageusement bossu, quel brave et beau garçon c'était, ce Jean Gosselin ! Toujours de bonne humeur et prêt à rire ! Avec ça, bon violoneux. Vous comprenez si on se l'arrachait pour les fêtes et les veillées d'hiver. Quand on savait que Gosselin était quelque part, tout le monde s'y rendait. Et quoique son crinclin ne fût pas des meilleurs, il en jouait avec tant de mesure et d'entrain qu'il enlevait son monde.

Jean Gosselin n'était pas regardant sur le cachet ; chacun lui donnait ce qu'il voulait. Mais il exigeait une chose, c'est qu'on lui servît à boire assez généreusement pour qu'il se maintînt en forme. Sur une petite table, à côté de lui, il y avait une bouteille toujours pleine, et ma foi, il en usait. Il en abu-

sait même, car il faut bien l'avouer, s'il était bossu comme un chameau, il était loin d'avoir la sobriété de cet animal qui peut passer, dit-on, huit jours sans boire. Gosselin lui, buvait, plus de huit fois par jour et pas rien qu'une gorgée à la fois, je vous prie de le croire.

— Que voulez-vous, disait-il à Monsieur le Curé qui, parfois, lui faisait remontrance, ma bosse est comme une éponge, j'ai beau l'arroser, elle est toujours à sec.

Or un jour, à l'occasion d'une noce, Jean Gosselin avait violonné tout l'après-midi et une partie de la soirée ; et comme d'habitude, il avait bu à tire-larigot. Cependant il avait gardé assez de raison pour s'apercevoir qu'il était tard et qu'il fallait partir, s'il voulait être rendu chez lui avant le jour, car il y avait six bons milles, même en coupant à travers champs, pour regagner son village.

Mais la compagnie était si aimable et le marié si généreux, qu'il dut leur jouer encore quelques jiges ; puis ce fut une danse carrée, puis un menuet, puis encore une jigie ; de telle sorte qu'il passait onze heures quand enfin, ayant embrassé la mariée et bu une

dernière rasade, il se mit en route pour le village de Saint-Pierre.

Tenant l'étui de son violon sous le bras, une canne dans l'autre main, il partit d'un bon pas. Mais il avait trop présumé de ses forces. Il zigzaguait, ce qui ne raccourcissait pas le chemin. Bientôt, il se mit à voir double et se sentit tellement fatigué qu'il dormait tout en marchant.

— Jean Gosselin, dit-il tout haut, se parlant à lui-même. Jean Gosselin, ça ne va pas, repose-toi un peu, avant d'attaquer cette montée terrible.

Il venait, en effet, d'atteindre cet endroit du chemin où il lui fallait affronter la côte qui mène au sommet de l'île.

— Jean Gosselin, dit-il encore, jamais tes jambes ne pourront te porter là-haut, repose-toi, mon ami.

Mais il songea que sa maison était sur l'autre versant et prenant son courage à deux mains, il finit par atteindre le sommet.

Il y avait là une clairière qu'entouraient des érables magnifiques. On aurait dit d'une chapelle enclose et mystérieuse. La lune brillait, telle une urne d'argent parmi les étoiles.

Le fleuve coulait une onde si tranquille qu'on l'aurait cru endormi.

— Après tout, dit-il, en manière d'excuse, personne ne m'attend, non personne, hélas !

Et se laissant tomber au pied d'un grand érable, il eut à peine le temps de pousser un soupir de bien-être, que déjà il était au royaume des songes.

Soudain, il fut réveillé par un bruit qui semblait monter du sol ; on aurait dit une troupe de soldats marchant au pas cadencé.

— Oh ! se dit Jean, se frottant les yeux, est-ce que le gouverneur de Québec aurait envoyé la maréchaussée à l'île d'Orléans cette nuit ? Tant pis, je dors, il sera toujours temps de me réveiller dans la prison de Québec.

Et il s'allongea de nouveau.

Mais le bruit continuait.

— Non, impossible ; ils ne veulent pas me ramasser ni me laisser dormir... Quelle heure est-il donc ?

Et il tira sa montre.

— Bigre ! s'écria-t-il frémissant. Minuit. J'ai dormi plus longtemps que je ne pensais. Minuit ! l'heure des gnomes et des lutins... et à l'île d'Orléans encore, la terre des sor-

ciers... je suis capable de me fourrer dans leurs pattes... Tant pis, qu'ils viennent, je dors.

Et de nouveau, il étendit sa tête sur le paquet de branchettes de sapin qui lui servait d'oreiller.

Mais comme si ses dernières paroles avaient été une évocation, voici qu'il aperçut, au clair de lune, une foule de petits bons-hommes, habillés comme des sauvages, qui dansaient joyeusement ; ils chantaient une ronde qui rythmait leurs ébats, sauf qu'au refrain, ils se laissaient choir sur leurs petits derrières pour ne se relever qu'au couplet suivant. Ce refrain était bien connu du violon et il se mit à le fredonner à l'unisson.

*C'est notre terre d'Orléans (bis)*

*Qu'est le pays des bons enfants (bis)*

*Toure-loure-loure. Dansons à l'entour (bis)*

Que faire ? Il lui fallait pourtant rentrer chez lui. Remettant son violon sous le bras, Jean Gosselin se mit en frais de continuer son chemin.

Ah ! bien oui ! A peine avait-il fait deux



*Et voilà qu'au clair de lune...*

pas que les lutins l'aperçurent, coururent à lui et lui barrèrent la route.

— Bonne affaire, dit l'un d'eux, ayant aperçu le crincrin, bonne affaire ; il nous manquait la musique, la voilà. Hé ! l'homme, tire ton instrument de son étui et accompagne-nous dans notre chanson ; la sais-tu ?

S'il la savait ! Il l'avait jouée au moins dix fois, au cours de la veillée.

Mais il demeurait là, figé devant l'étrangeté de l'apparition qu'il avait sous les yeux.

— Voyons, reprit le lutin, grouille-toi un peu.

Et joignant le geste à la parole, il secouait notre violoneux avec une force qui contrastait singulièrement avec la petitesse de sa taille.

— Voyons, la sais-tu notre chanson ?

Soudain Jean Gosselin retrouva toute son audace et avec elle toute sa bonne humeur.

— Si je la sais ? répondit-il. Eh ! n'est-ce pas mon métier de les savoir toutes ?

— Eh bien ! vas-y. Tu joueras, tu chanteras, et même tu danseras pour nous tenir compagnie.

— Avec plaisir ; ça me réchauffera.

— Et si nous sommes satisfaits, tu n'auras

pas perdu ton temps. Les lutins sont plus généreux que tu penses.

Complètement rassuré par la cordialité de l'accueil, de plus, émoustillé par l'appât d'une récompense, Jean Gosselin, du geste, de la voix et de son instrument, guida la ronde des lutins. Il se trémoussait, faisait sauter sa bosse et si parmi les déhanchements, les notes n'étaient pas toujours justes, du moins gardait-il le rythme et la mesure. A le voir mener la sarabande, on aurait juré qu'il était le roi des lutins et qu'il menait lui-même le sabbat. Même à un certain moment, n'aperçut-il pas, sur l'autre côté du fleuve, une grande cage de fer où se démenait un squelette.

C'était la Corriveau qui se trémoussait, espérant rencontrer quelque chrétien attardé dans la nuit et qui accepterait de la traverser, sur son dos, de l'autre côté du fleuve, où elle pourrait mener la fête avec ses amis.<sup>1</sup>

Cette perspective diminua bien un peu l'enthousiasme de Jean. D'ailleurs, il com-

---

1. Voir les « Anciens Canadiens », Chap. IV.

mençait à se sentir du plomb dans les jambes. Heureusement que la veillée achevait :

Lorsque enfin l'aurore commença à changer le ciel pour donner congé à la nuit, au moment où la lumière plus vive se mit à frissonner sur le fleuve, le chef des lutins donna le signal de l'arrêt ; puis se tournant vers notre violoneux :

— Parfait, mon ami. Tu nous as fait passer une joyeuse nuit et maintenant, que veux-tu pour ta peine ? Fortune ou beauté ?

Jean Gosselin réfléchit un moment. Il aurait pu demander de l'argent, mais à quoi bon ? Il était de goûts modestes et gagnait bien sa vie. Que ferait-il du reste ? Par contre, il portait sur le dos quelque chose qui le gênait fort et l'empêchait de prendre femme à sa convenance. Sans doute, une jeune et jolie paysanne de Saint-Pierre, Perrine Guillot, dont il rêvait, lui marquait beaucoup d'amitié ; mais quant à l'épouser, bernique.

— Pauvre Jean, lui disait-elle parfois, quel dommage tout de même que tu sois bossu !

La pensée de Perrine le décida.

— Voyez, dit-il au lutin, en touchant le haut de sa bosse, voilà qui me gêne beaucoup.

Si vous pouviez m'enlever ce paquet, ma foi, j'en serais bien heureux.

— Nous le pouvons. Adieu, regagne ta maison.

— Ah ! merci ! merci, Monsieur le Lutin. Merci mes bons Messieurs.

Il en aurait dit davantage, mais à ce moment, le coq chanta dans la ferme voisine. A ce signal, tous les lutins s'évanouirent comme par enchantement. Il ne restait plus qu'une petite buée qui montait vers le ciel et parmi laquelle on distinguait encore quelques silhouettes de danseurs.

Le soleil qui venait d'apparaître, la sécha tout à fait. Cependant, au moment de disparaître, il en sortit une voix qui répétait :

— Adieu ! Retourne en ta maison.

A vrai dire, Jean Gosselin n'aurait pu assurer si ces paroles s'étaient échappées du nuage ou du gosier des oiseaux qui entonnaient leur hymne au soleil. Mais après tout, qu'importe !

Là-bas, sur la côte, de l'autre côté du fleuve, la Corriveau, clopinant dans sa cage de fer, se hâtait de regagner l'arbre où elle doit demeurer suspendue.

Le soleil, sa lampe allumée, montait en maître à l'horizon.

Bouche close, mais non moins radieux, notre violoneux filait chez lui d'un pas alerte, s'imaginant qu'il fallait qu'il fût dans sa maison pour voir sa bosse disparaître. Ne lui avait-on pas dit :

— Retourne en ta maison.

Arrivé devant sa porte, il allait l'ouvrir quand, de la sienne, surgit le menuisier Carnolet, son voisin, qui venait humer l'air du matin, avant de se mettre à l'établi.

— Hé, là ! Jean, s'écria-t-il, au comble de la surprise, qu'as-tu fait de ta bosse ?

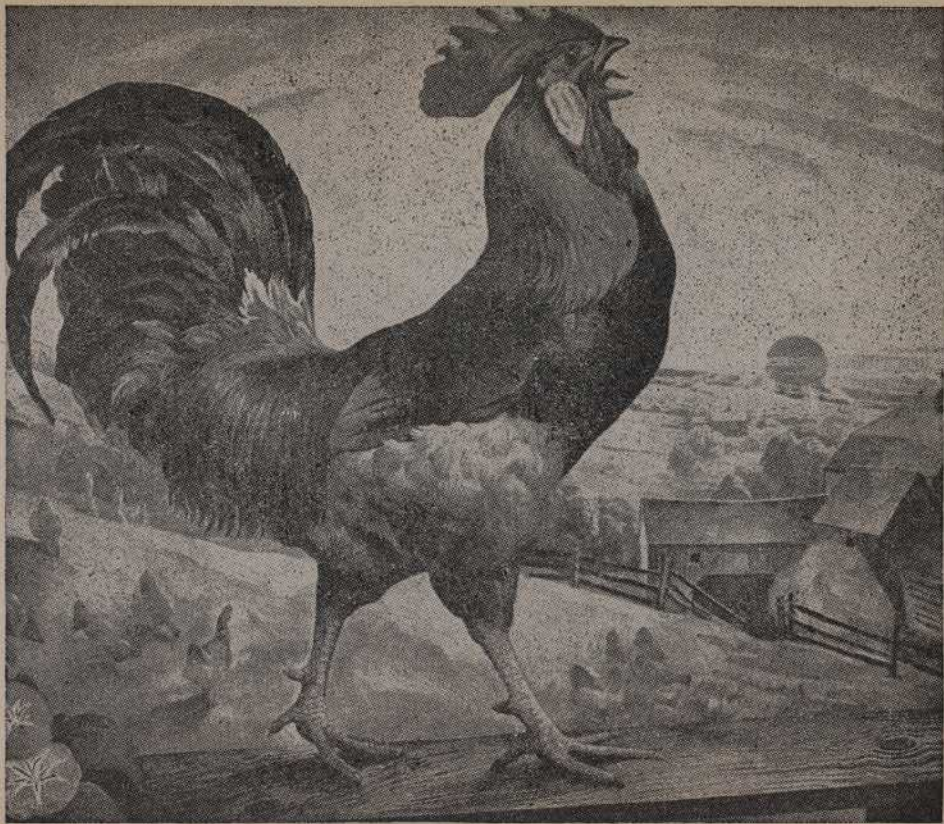
— Comment, c'est déjà fait ? Je ne l'ai plus ?

— Dame ! tu n'as qu'à tâter la place.

— Ah ! mon Dieu ! les braves lutins, tout de même !

Et Jean Gosselin, qui de la gauche, puis de la droite s'était mis à sonder ses épaules, se prit à sauter comme un poulain en songeant que tout à l'heure, Perrine allait le rencontrer et le trouverait moins...

— Oh ! Oh ! reprit Carnolet, lui jetant un regard oblique, voilà qui n'est guère chrétien.



*A ce moment, le coq chanta dans la ferme voisine.*

Te voilà droit comme un grand mât. Pour qu'il t'ait varloqué ainsi l'échine, n'aurais-tu pas... vendu ton âme au diable ?

— Vendu mon âme ! s'écria le violoneux, se redressant de toute sa taille, maintenant qu'il le pouvait, sache qu'elle n'est pas à vendre ; je tiens à ma part de paradis et ne l'échangerais pas contre toutes les bosses du monde, fussent-elles réunies sur mon dos.

— Mais alors qui t'en a débarrassé ?

— Qui ?... Les lutins, pardi !

— Les lutins ? Qu'est-ce que tu me chantes là ?

— Ecoute ; je les ai rencontrés cette nuit, en revenant de la fête, chez les Maheux. Je les ai fait danser jusqu'à l'aube, avec mon violon ; en retour, ils m'ont donné à choisir entre la fortune et la beauté. J'étais un peu indécis, quand j'ai pensé à Perrine ; tu sais, la petite Perrine Guillot ; elle me marque quelque amitié, mais ne peut se faire à l'idée d'épouser un bossu. Alors, j'ai demandé la beauté.

— Imbécile, murmura Carnolet, comme si,



*Et les lutins s'évanouissent dans l'espace.*

avec la fortune, on ne pouvait pas se passer du reste.

Néanmoins, il félicita Jean Gosselin et au lieu d'aller en jaser avec les compères du village, il s'empessa de rentrer chez lui. Il avait son idée.

A la nuit tombante, il sortit discrètement et s'aventura à travers champs. Comme le temps demeurait favorable et que la pleine lune brillait d'un éclat sans pareil, il se rendit au sommet de l'île et ne tarda pas à découvrir la clairière dont Jean Gosselin lui avait parlé.

Il s'y trouvait sur le coup de minuit. A défaut de violon, il avait emporté son flageolet dont il jouait parfois pour son propre agrément.

Il était là depuis une heure, se demandant si les lutins allaient revenir, lorsque sonnèrent les douze coups de minuit. Au même instant, la troupe des petits bonhommes surgissait de l'ombre. Dès qu'ils aperçurent notre homme, ils l'entourèrent en riant et l'interpellant de leurs voix métalliques.

— Est-ce que c'est toi qui nous as divertis la nuit dernière ? demandèrent-ils.

— Non, mon compère est un peu fatigué ; mais j'ai là un flageolet dont je joue quelquefois et si cela peut vous faire plaisir ?...

— Cela nous fera certainement plaisir, répondit le chef, mets-toi à l'œuvre et si tu sais te tirer d'affaire, tu n'auras pas à le regretter.

Aussitôt la ronde commença. Carnolet jouait, chantait, dansait, ainsi que l'avait fait Jean Gosselin la nuit précédente. Ce n'était pas sans peine car il était loin d'avoir la souplesse de son collègue. Mais quand il sentait la fatigue, il n'avait qu'à penser à la fortune qui l'attendait et aussitôt, il reprenait des forces.

Enfin parut l'aurore. Une à une, les étoiles s'éteignaient, la lune pâlisait, le chant du coq allait se faire entendre. Les lutins s'arrêtèrent et firent cercle autour de leur musicien.

— Tu t'es honnêtement tiré d'affaire, dit le chef, que veux-tu en récompense ? Richesse ? Beauté ? Choisis.

— C'est tout choisi, répondit notre homme, d'un air béat, donnez-moi ce que Jean Gosselin a laissé.

— Tu l'as, grand bien te fasse, répondit

le chef en lui tapant sur l'épaule et en éclatant de rire.

Il croyait recevoir la fortune, ce fut la bosse qui lui échut.

Aussi jugez de sa déception quand, arrivant chez lui et apercevant Jean Gosselin, celui-ci l'interpella, goguenard.

— Tu y tenais tant que ça, à ma bosse ? demanda-t-il.

— Hein ! Que dis-tu ?

— Oui, puisque tu as été la redemander aux lutins.

— Comment ? Je...

Et Carnolet s'étant tâté s'aperçut qu'en effet, il était bel et bien bossu.

Tremblant de colère, il attendit la nuit et retourna dans la clairière, résolu à une explication avec le chef des lutins qui l'avait joué.

— Ah ! ça ne se passera pas comme ça, disait-il en frappant du pied.

Sur le coup de minuit, reparut toute la troupe des lutins.

— Gredin, vociféra Carnolet, s'adressant à leur chef, que m'as-tu planté là ?

— Ce que toi-même as demandé. Ne m'as-

tu pas dit de te donner ce que Jean Gosselin avait laissé ? Tu l'as, garde ton lot.

Carnolet veut protester mais la troupe des lutins l'entoure, chantant, riant, dansant et l'entraîne sur la pente jusqu'au bord du fleuve.

Fou de rage, le menuisier brandit son flageolet pour frapper autour de lui. Mais son bras demeure en l'air, soudain figé ; sa voix s'étrangle dans sa gorge, il sent ses pieds prendre racine, sa peau se durcit et se fendille comme l'écorce des arbres, ses bras s'allongent en forme de branches.

Carnolet ne revint jamais à son atelier. Seulement, quelques jours après, Jean Gosselin, son violon sous le bras, tout ragailardi et droit comme un jeune érable, se rendait à la rivière Maheux, pour une fête. Or, en plein milieu du chemin, il fut tout à coup arrêté par un arbre qui semblait avoir poussé là depuis peu, mais qui était déjà tout sec et racorni. Au bout d'une branche, pendait encore le flageolet du menuisier Carnolet.

L'événement se répandit et l'endroit fut désormais connu sous le nom de l'Arbre Sec à Carnolet.

Or, l'année suivante, la paroisse de Saint-Pierre fut divisée et pour placer l'un près de l'autre, les deux chefs des Apôtres, on dédia la nouvelle église à saint Paul. L'Arbre Sec à Carnolet devint ainsi, tout naturellement, Saint-Paul de l'Arbre Sec.

Plus tard, pour complaire au nouveau seigneur de l'île, le comte de Saint-Laurent, l'église changea de titulaire et devint Saint-Laurent de l'île. A ce moment, le souvenir de la légende commençait à s'effacer et personne ne se mit en peine d'y ajouter l'ancien titre.

— Mais, au moins, demandais-je, l'arbre de la légende a-t-il été conservé ?

— Non, malheureusement, l'église devant être bâtie sur le site même de l'arbre, il fallut l'abattre. La légende assure qu'à chaque coup de hache, on entendit des gémissements. Quant au bois lui-même, il fut confié à un sculpteur qui en fit une colonne pour soutenir les fonts baptismaux. Cette colonne représente l'arbre du paradis terrestre autour duquel s'enroule le serpent tentateur.

## LE TRESOR DES FEES



Non loin de Sainte-Pétronille de l'île d'Orléans, à peu près à mi-chemin entre ce village et la paroisse de Saint-Laurent, se dresse un cirque naturel limité par deux lignes abruptes, sortes de murs rocheux qui partent du fleuve et montent jusqu'au sommet.

Tout l'espace entre ces deux lignes est occupé par une pelouse verdoyante, ombragée de grands érables et d'ormes séculaires. Ce cirque s'élève par étages successifs jusqu'au haut de la côte, alors que la forêt s'éteint pour faire place aux pâtures et aux champs cultivés.

A mi-côte, cependant, la pelouse est coupée d'un massif rocheux, couvert de brous-

sailles et percé de grottes peu profondes. On dirait d'un immense éboulis de pierres, ruines de quelque château féodal qui aurait existé aux temps préhistoriques.

C'est dans l'une de ces grottes qu'est caché un trésor inestimable de pierres précieuses, de bijoux montés et de lingots d'or.

Si je l'indique si bien à mes jeunes lecteurs et lectrices, c'est que je ne crains nullement qu'ils s'en rendent maîtres. Le trésor a été confié à des fées sûres et habiles. Jusqu'à ce jour, elles ont fait si bonne garde qu'il y a de quoi désespérer tous les chercheurs nouveaux.

Et pour vous détourner à jamais d'aller fouiller les ruines du Rocher, je vais vous conter ce qu'il advint du dernier qui osa tenter l'entreprise.

C'était un pauvre habitant de Saint-Joseph de Lévis dont la terre se trouvait juste en face du Rocher, de l'autre côté du fleuve.

Que de fois, durant les longues veillées d'hiver, il avait entendu parler du trésor, des bijoux étincelants et de l'incroyable amoncellement d'or caché dans la grotte des sorcières.



*L'Arbre Sec à Carnolet.*

Que n'eût-il pas donné pour être à l'endroit voulu, le saint jour de Pâques, pendant le chant du gloria, au moment où les fées dévoilent un instant leurs richesses !

C'était son idée fixe ; elle occupait tellement son esprit qu'il ne se souvenait presque plus du malheureux sort de ceux qui avaient voulu courir la même chance ce jour-là et dont pas un n'était revenu.

Ce rocher nu, ces pierres désespérément tristes l'attiraient. Ah ! c'est qu'elles auraient si bien fait dans son ménage, ces pièces d'or aux dessins curieux que les fées cachaient si soigneusement. Qui sait, une journée de chance pouvait lui rapporter plus que des années de travail.

Et tout en conduisant sa charrue, il songeait.

— S'il y a quelque chose, on doit pouvoir le trouver à la Toussaint aussi bien que le jour de Pâques !

Il n'attendit même pas autant que cela : un beau jour du mois de juillet, alors que toute la famille était allée aux fraises dans les bois de Pintendre, il mit sa pioche sur son épaule, se rendit jusqu'au fleuve, détacha sa

barque et, moins d'une heure après, il atteignait le bois des Sorcières.

Mais le bois est grand et les ruines sont immenses. Notre homme repartit le soir même, sans avoir rien trouvé.

Plusieurs jours de suite, il y revint. Il piocha, mais il en fut pour sa peine.

En attendant, ses champs se couvraient d'herbes mauvaises, l'avoine séchait sur place et sa femme l'accusait d'avoir perdu le sens. Lui ne répondait rien, mais il gardait son idée. Le jour, il la ruminait sans cesse, la nuit il bouleversait en rêve des ruines inconnues, en rapportait des morceaux d'or, il était riche, riche et disait ironiquement à sa femme :

— Eh bien ! Jeannette, si ton mari n'avait pas été si fou !

Mais le malheur était que ces rêves s'achevaient tous les matins, et la fortune, venue avec le sommeil, s'en retournait avec lui.

Fréquemment, dans les longs après-midis du dimanche, notre homme repartait pour l'île, entrait sous bois pour étudier le terrain et tromper ainsi son attente, car Pâques était encore loin. Et le chercheur avait dû s'avouer

qu'il ne fallait pas compter sur la pioche pour mener à bien la lucrative entreprise.

Mais, qui sait ? le hasard le servirait peut-être. S'il faisait la rencontre de quelqu'une des fidèles gardiennes ! Peut-être ces fées n'étaient-elles pas aussi méchantes qu'on les faisait ; la calomnie n'épargne personne ; et s'il parvenait à gagner leurs bonnes grâces... Après tout, quelques pièces d'or de plus ou de moins, qu'est-ce que cela pouvait bien leur faire ? Il ne prendrait pas tout, juste ce qu'il lui faudrait pour reconstruire la maison qui tombait en ruines et vivre à l'aise le restant de ses jours. Que fallait-il pour cela ? une ou deux poignées à peine.

Et tout en faisant ces réflexions, notre homme rabattait sur ses yeux son chapeau à larges bords. Oh ! il était plus malin qu'il n'en avait l'air !

Or, voilà qu'un soir, comme il faisait sa promenade habituelle, songeur et les yeux fixés sur le sol, il faillit tomber de surprise.

Là, à quelques pas de lui, assise sur le gazon, appuyée au tronc rugueux d'un vieil érable, il venait d'apercevoir une fée.

Elle était vilaine, cassée, la figure ridée ;



*Il venait d'apercevoir une vieille fée.*

songez donc ! depuis que la citadelle mystérieuse s'est écroulée, il en a passé de l'eau dans le Saint-Laurent, et des jours sur le calendrier.

D'ailleurs, ce n'était pas de son âge que notre homme s'inquiétait. Il n'avait d'yeux que pour une urne déposée aux pieds de la vieille et pleine de pièces ruisselantes.

— Elles déménagent, pensa le paysan.

Et de fait, tous les ans, les fées changent leur trésor de place pour mieux dérouter les chercheurs.

Mais que faire ? On n'aborde pas une fée comme le commun des mortels ? Notre homme était perplexe.

Ah ! si l'urne eût été seule !

La vieille s'était assez reposée, sans doute, car elle rechargea son fardeau avec un effort qui lui donna un petit accès de toux quinteuse.

Notre homme fut pris de folie, son trésor lui échappait ; d'un bond il fut sur le chemin de la fée, et, le bâton élevé, il allait demander la bourse ou la vie comme les détrousseurs de grands chemins.

Mais, au premier bruit, la vieille avait poussé un cri perçant et tout avait disparu.

Le pauvre homme, honteux de sa maladresse, rentra chez lui sans rien dire et ne revint pas à l'île.

Pourtant, il n'avait pas abandonné son idée ; il attendait le jour de Pâques.

Si dur que soit l'hiver, les jours passent vite, et Pâques enfin arriva, mais tard, cette année-là, et alors que la nature était en fête.

Les cloches carillonnaient gaiement dans tous les clochers de Québec, de Lévis et des paroisses de l'île. Le vent qui se jouait, cueillait leurs tintements joyeux et les semait sur les terres comme une invitation au réveil. Dans les bois, les bourgeons commençaient à poindre et, avec eux, les nids et les chansons.

Peu importait à notre chercheur les appels du clocher paroissial, il n'entendait ce jour-là que le vague murmure des rameaux qui l'appelaient au Rocher des Sorcières et lui donnait des frémissements d'espérance.

Sur toute la côte de Lévis, ce fut peut-être le seul chrétien qui manqua la messe.

Sa femme dut partir seule, conduisant

elle-même la voiture, après avoir fait embarquer les enfants endimanchés qui pleuraient, ne comprenant rien à cette soudaine impiété de leur père.

Lui, quand il fut seul, endossa un vieux pardessus, gagna la rive et traversa. Bientôt il fut sur l'île et atteignit le Rocher des Sorcières.

Notre homme errait à l'aventure, espérant que le hasard le mènerait au moment voulu auprès du trésor convoité. Par intervalles, il frappait le sentier de son soulier, et s'écriait avec un tressaillement dans la voix :

— Si c'était là !

Ce pouvait être là, en effet, et il n'avait aucune raison de croire que ce fût ailleurs.

Tout à coup il fut en proie à une hallucination étrange. Le sol qu'il foulait lui paraissait d'or, les branches et les bourgeons des arbres avaient l'apparence de l'or, mais lorsque le paysan les prenait à grandes poignées, branches et bourgeons se froissaient dans sa main, tandis que des voix malicieuses riaient dans les taillis.

Il marchait le long du fleuve dont les vagues d'or clapotaient comme pour le narguer,

et à travers les bruissements de la forêt, les derniers sons de la cloche de Sainte-Pétronille lui arrivaient dans le lointain.

Il se trouva bientôt devant un énorme amoncellement de roches bizarrement découpées du haut desquelles une cascade versait en grondant ses flots d'or.

L'halluciné s'assit, fou de colère, baigné de sueur, et se cacha la tête dans les mains pour ne plus voir cet or insaisissable dont l'aspect le torturait.

Tout à coup, il lui sembla qu'un frémissement étrange secouait le sol, un craquement sec déchirait les rochers, et relevant la tête, notre homme demeura bouche bée devant le spectacle féerique qui s'offrit à ses yeux.

Sous la cascade bondissante, une ouverture immense s'était creusée subitement ; dans le lointain, en de mystérieuses profondeurs, c'étaient des scintillements éblouissants.

On eût dit des milliers de lampes embrasant une infinité de diamants.

— Le trésor ! s'écria-t-il.

Et comme mû par un ressort, sans songer,

tant la cupidité le poussait, que ces parois rocheuses pouvaient se refermer sur lui aussi facilement qu'elles s'étaient ouvertes, il se précipita, les bras tendus, dans le couloir plein de rayonnantes clartés.

Arrivé au fond, ses yeux furent éblouis. Dans le flanc de la montagne, était taillée une grotte immense dont il ne pouvait mesurer la profondeur, et tout le sol y était jonché de merveilles plus précieuses les unes que les autres.

Ah ! qu'était-ce donc que les lingots d'or, les bijoux dont on lui avait parlé, en face des richesses incalculables étalées devant lui ?

Il demeurait là, bouche béante, et sans doute il y serait demeuré longtemps, s'il n'avait aperçu, tout au fond, gémissant dans des cages aux barreaux d'or, les malheureux qui avaient, avant lui, pénétré dans la grotte mystérieuse.

Il ne faisait pas bon de s'attarder dans ce lieu, mais notre homme n'était pas d'humeur à en sortir sans emporter un souvenir qui pût le dédommager de ses peines.

Le difficile était de faire un choix.

A quelques pas de là, il aperçut, fort heu-

reusement, l'urne pleine d'or qu'il avait tant convoitée quelques mois auparavant.

Bondir, s'en emparer et gagner en courant l'issue de la grotte, fut l'affaire de quelques secondes.

Il était temps. A l'église, on achevait l'amen du Gloria et le rocher, un instant entr'ouvert, se rejoignait avec un bruit sourd qui fit trembler le sol.

Notre homme poussa un soupir de soulagement, un frisson lui secoua tout le corps, et sans regarder derrière lui, il reprit, toujours courant, le chemin de la maison.

Il serait là, lorsque sa femme rentrerait, la messe achevée. Et quelle douce vengeance, pour tous les reproches reçus, de vider l'urne sur la table de la cuisine et, au milieu de la stupéfaction générale, de prononcer sérieusement cette fois la parole de triomphe qui, depuis longtemps, clôturait tous ses rêves.

— Eh bien ! Jeannette, si ton mari n'avait pas été si fou !

Et ce serait des rires et des embrassades sans fin avec les petits.

Oui, mais il y a loin de la coupe aux lèvres. Le verre était plein, cette fois, malheu-

reusement le pauvre homme ne devait jamais le boire.

Il marchait depuis longtemps déjà. Impatienté, il s'écria :

— Diable de bois ! je n'en sortirai donc pas ?

Il leva les yeux et un gros juron lui échappa quand il se vit devant la cascade qu'il venait de quitter.

— Je suis fou ! pensa-t-il.

Et il reprit sa marche à grandes enjambées. Le trésor qu'il portait semblait lui donner des ailes. Cette fois, il étudierait sa route et ne s'égarerait plus. Et, dans sa préoccupation, il n'entendait pas les voix moqueuses qui s'étouffaient dans le taillis.

Il allait, il allait et il pensait :

— Je ne dois plus être loin.

De fait, les arbres devenaient plus rares, là-bas, c'étaient des prés et des terres labourées. Il atteignit enfin la lisière du bois.

Soudain, un blasphème lui échappa : il avait traversé le bois en tournant le dos au fleuve. Cette fois, il entendit les voix moqueuses rire aux éclats dans les fourrés.

Avec un hurlement de rage, il se rejeta



*Ayant avancé, ses yeux furent éblouis.*

dans le bois et commença une course folle. Mais les heures s'écoulaient, le soleil descendait déjà sur l'horizon et jamais le coureur ne voyait la fin de cette forêt enchantée.

Ce soir-là, on l'attendit vainement au foyer attristé ; la nuit passa, les jours passèrent et il ne reparut pas.

.....

Mais, le soir, si vous allez rôder sur la grève, il vous arrivera peut-être de croiser, sur le sentier, une ombre haletante qui court sans cesse, une urne pleine à la main ; et vous vous souviendrez de ce qu'il en coûte de vouloir voler les fées, le jour de Pâques, pendant le chant du Gloria.

Car notre homme courut ainsi, courra sans cesse et sans repos, jusqu'à ce qu'un autre tente l'expérience et vienne le remplacer. Alors il ira dormir et se reposer dans la cage aux barreaux d'or, près du trésor convoité.

Ainsi, amis lecteurs et lectrices, gardez-vous.

### III

## HISTOIRE DE NOISELINE

Lorsque les premiers colons arrivèrent à l'île d'Orléans, ils furent charmés de sa beauté autant que de la fertilité du sol. Tout concourait à en faire un lieu de délices. Les grands arbres y répandaient leur ombrage, des ruisseaux limpides arrosaient les prairies et le fleuve lui-même semblait se faire plus doux pour caresser ses rivages. Grives et pinsons y chantaient du matin au soir ; on les voyait voler d'une branche à l'autre ou picorer sur le sol. Les lièvres aussi y abondaient, animant les sous-bois mais, si étonnante que la chose puisse paraître, on n'y rencontrait pas un seul écureuil.

Comment ces gracieux rongeurs avaient-ils bien pu ignorer ce paradis enchanté ? C'est que, pour y arriver, il fallait franchir la barrière liquide du Saint-Laurent et aucun d'eux n'avait osé courir le risque d'y mouiller sa précieuse fourrure.

Oh ! ce n'est pas faute d'avoir essayé. De loin, l'île leur apparaissait si tentante avec ses grands hêtres chargés de faînes, ses taillis mystérieux si attirants, que plus d'un couple d'amoureux étaient partis, résolus à y établir leur demeure, mais arrivés à l'extrémité de la plage, à cette limite où les vagues jouent si gentiment parmi les galets, ils avaient soudain reculé : cet élément liquide où leurs pattes enfonçaient, les avait remplis d'effroi et ils étaient revenus à leur forêt natale, moins belle peut-être, mais au sol plus solide.

Sans doute, l'hiver, alors qu'une carapace de neige et de glace emprisonnait le fleuve, la voie était ouverte ; ils auraient pu traverser, sinon à pied sec, du moins sans risque d'enfoncer. Mais à ce moment, Messieurs les écu-reuils, blottis au fond de leur nid, dormaient ou vivaient sur les réserves qu'ils avaient entassées au cours de la belle saison.

Et même si, à l'occasion d'une de leurs rares sorties, l'envie leur était venue d'explorer enfin ce royaume inconnu, ils n'auraient pu s'y établir à demeure ; de quoi auraient-ils vécu, alors que tout était couvert de neige et de verglas, sans nulle espérance d'y rencontrer aucun magasin de vivres ?

Donc il n'y avait pas d'écureuils à l'île d'Orléans ; pour voir ces jolies bêtes courir le long des branches, pour les entendre se disputer bruyamment quelque noisette, pour apercevoir leur panache élégant parmi le feuillage, il fallait aller en terre ferme, sur les plateaux de Beauport ou sur les collines étagées de Beaumont.

C'est ce qu'avait fait, aux premiers jours du printemps, un gardien de l'île, appelé Nicolas ; grand dénicheur de grives et poseur de collets à l'intention de Messieurs les lièvres.

Au cours d'une visite chez l'oncle Paul Ferland, gros fermier de la côte l'Ange-Gardien, il était tombé en admiration devant un écureuil faisant tourner sa cage et il s'était juré d'en posséder un lui aussi.

Tout plein de son projet, il avait découpé un large ruban d'écorce sur le tronc d'un bouleau et en avait fabriqué une boîte à la manière indienne.

— Voilà ma cage prête, s'était-il dit, tâchons maintenant de lui trouver un hôte.

Et le nez au vent, il s'était mis à courir les bois assez épais qui entouraient alors le haut de la chute Montmorency, surveillant les branches et surtout les fourches où se trouvent ces cavités qui sont à proprement parler les maisons d'hiver de la gent écureuil. Et voilà qu'il entendit des cris : deux écureuils se disputaient bruyamment la possession d'une noix. Tout près d'eux, une tache sombre laissait deviner une ouverture.

— Voilà probablement le nid, se dit-il, et les parents se disputent.

Grimper à l'arbre, enfoncer la main dans la cavité, en tirer un paquet de fourrure à peine plus gros qu'une cosse de pin, l'introduire dans la boîte et redescendre à terre, fut l'affaire d'un moment.

Déjà les parents revenus menaient un

chahut qui témoignait à la fois de leur douleur et de leur impuissance.

Emportée à l'île d'Orléans et baptisée Noiseline, la petite écureuille oublia bien vite son nid et sa forêt. Elle ne connut au monde que sa cage et le jeune maître qui la nourrissait.

Sa cage était assez spacieuse, avec un petit carré garni de mousse où elle dormait. Mais quand elle était en veine d'exercice, Noiseline sautait dans le cylindre qui tournait sans relâche à mesure que les petits pieds s'activaient.

Nicolas qui devait un jour connaître la célébrité à Québec, comme ingénieur, et qui était déjà fort habile à établir, avec son couteau, de savantes mécaniques, avait branché, sur l'essieu de ce rouleau, une courroie sans fin qui mettait en mouvement un bonhomme de bois, lequel tapait, avec un minuscule marteau, sur une non moins minuscule enclume.

Cela amusait énormément notre ingénieur en herbe et ses amis, mais de moins en moins notre écureuille qui commençait à trouver

fastidieux de tourner sans cesse pour demeurer toujours au même endroit. Aussi fallait-il la contraindre d'entrer dans le rouleau ; pour l'ordinaire, elle préférait demeurer dans la cage où elle passait son temps à dormir ou à rêvasser tout en considérant, par la fenêtre, les grandes branches des arbres qui se berçaient au vent.

Or un jour, en fourrageant dans sa litière, pour faire le creux où elle aimait à se rouler en boule, elle sentit céder la porte par laquelle Nicolas lui passait ses noisettes.

Sans se rendre compte, tout d'abord, que c'était là le chemin de la liberté, Noiseline risqua son fin museau par l'ouverture ; puis y passa toute la tête et enfin son corps tout entier. La voilà sur la table ; elle s'avance jusqu'à la fenêtre ; ce fut un éblouissement : sous ses yeux se déroulait l'immense nature dont elle n'avait jamais aperçu que le tout petit coin faisant vis-à-vis à sa cage.

Le printemps éclatait, les gazons étalaient leur moelleux tapis de verdure émaillée de fleurs ; et ce spectacle faisait naître dans sa mémoire obscure une sensation étrange ; il

lui semblait avoir déjà vécu parmi ces fleurs et ces feuillages mouvants : l'instinct de la liberté s'éveillait en elle. Elle voulut voir tout cela de plus près, mais à son grand étonnement, elle ne pouvait avancer, il n'y avait pas de barreaux, mais une chose invisible lui barrait le chemin. Comment faire ? Noiseline examina la cuisine, une porte était ouverte, donnant sur le hangar.

— Allons voir, se dit-elle.

Elle saute, elle court. Bon le hangar est ouvert. Voilà les arbres, la verdure. Noiseline est dehors ; il lui semble qu'elle est partie à la conquête du monde.

Mon Dieu ! Voilà le chat ; si souvent il l'a guettée au cours de l'hiver, essayant d'introduire sa patte à travers les barreaux ; Nicolas l'a chassé bien souvent mais toujours il revenait et de ses yeux verts, il tâchait de fasciner la pauvre prisonnière ; elle avait une peur atroce et tremblait de tous ses membres. Et maintenant, le voilà. Noiseline, figée de terreur, ne peut faire un pas. Lui aussi, il s'arrête, il a reconnu la proie qu'il désire depuis si longtemps ; sa queue se dresse et on-

dule au-dessus de son dos ; il se ramasse ; il va s'élancer ; de Noiseline, il ne fera qu'une bouchée.

Heureusement on entend une voix, Nicolas revient, le charme est rompu, Noiseline, aussi vive que légère, s'élance sur le gros tilleul, atteint les premières branches, se glisse dans le feuillage et se sentant maintenant en sûreté, se retourne pour considérer son ennemi. Il peut s'élancer à son tour, si bon lui semble, Noiseline se sait dans son élément, car le royaume des écureuils, ce sont les branches des arbres.

Le matou le sait aussi ; il se contente de regarder de loin. Noiseline, bien établie sur sa branche, frise sa moustache en grognant de joie, pendant que le chat, toujours immobile, la dévore des yeux, espérant une chute qui remettrait la victime entre ses pattes.

Il peut attendre ; Noiseline se sent solide et le regard fascinateur ne l'émeut plus. Adieu la cage où elle s'est tant ennuyée ; elle est libre maintenant, libre. De branche en branche, d'arbre en arbre, elle va se grisant

de sa liberté toute nouvelle ; en peu de temps, elle a fait la connaissance du bosquet.

Le soir, Nicolas chercha en vain sa prisonnière. La cage était ouverte et vide. Il crut que le chat s'était régalé de sa petite pensionnaire. Tant pis, il retournerait chez l'oncle et ferait une nouvelle capture ; les écureuils ne manquent pas sur les hauteurs de la Montmorency. Et il remise la cage dans le hangar. Déjà, il a oublié Noiseline. Mais sa sœur, Marie-Noëlle, aperçut plusieurs fois l'évadée, les jours suivants ; elle avait du plaisir à la voir déambuler en liberté au lieu de tourner sans fin comme un forçat dans sa prison.

Bientôt même, elle connut ses allées et venues. Le matin, alors qu'elle ouvrait sa fenêtre pour saluer le soleil, elle apercevait la fine silhouette brune paraître et disparaître parmi les feuilles du grand érable dont une branche était si proche qu'elle pouvait la toucher de la main. A cette heure matinale, Noiseline était à la recherche de son déjeuner, un nid de pinson ou de chardonneret dont les œufs, tachés de brun, lui paraissaient un vrai régal. Lorsque les nids étaient trop rares ou

trop bien défendus, notre petite gourmande se rabattait sur le cerisier à grappe dont elle secouait les branches avec fureur.

Noiseline ne fut pas sans remarquer les assiduités de son ancienne amie ; elle venait lui dire bonjour en se faufilant sur le toit du hangar et comme Marie-Noelle lui avait toujours donné de bonnes choses, alors qu'elle était dans sa cage, elle se risqua un jour à venir prendre une noix au bout de sa main. Malheureusement, la jeune fille s'étant permis un geste un peu brusque, la peureuse détalait prestement et désormais garda les distances. Dressée sur l'appui extérieur d'une poutre familière, elle procédait à sa toilette en gestes menus ; puis se sentant belle et en forme pour la journée, elle grognait un au revoir, sautait sur la branche souple de l'érable, s'y balançait un moment et finalement, disparaissait.

Un jour, Marie-Noelle entendit un grand tapage, des froissements d'ailes, des jacassements furieux, une poursuite endiablée parmi les branches. Qu'était-il donc arrivé ? Tout simplement, notre jeune étourdie, en maraudant de-ci de-là, avait fait la découverte

d'un nid de corneilles. Quelle aubaine ! Seulement père et mère étaient là et il eût été fort imprudent d'approcher. Du moins, dissimulée par une touffe, put-elle écouter la conversation des deux époux Corneilles. Le couple parlait de trois œufs superbes, frais pondus et qu'on allait commencer à couvrir dès le lendemain.

— Trois œufs ! murmura Noiseline, la bouche pleine d'eau à la perspective d'un tel régal.

Et elle résolut de guetter le départ des deux bavards imprudents. Justement les voilà qui s'envolent de compagnie pour une dernière promenade. Demain, Madame Corneille s'accroupira sur les œufs et ne quittera plus le nid.

Noiseline s'approche en tapinois de ce qui lui semble n'être qu'un tas de brindilles entrelacées. Mais c'est bien le nid ; et voilà les trois œufs annoncés.

En un clin d'œil, Noiseline en a soulevé un entre ses griffes, puis, brisant délicatement la coquille, elle aspire le contenu.

— Mon Dieu ! que c'est bon ! murmure-t-elle en se léchant les babines.

Et maintenant au deuxième.

Mais à ce moment, voilà que papa et maman corneille arrivent et surprennent la mardaudeuse.

Ce fut un beau chahut.

Noiseline n'eut que le temps de se précipiter de branche en branche, faisant mille acrobaties, non sans recevoir quelques vigoureux coups de bec de la part des parents furieux.

Pour comble de malheur, voilà qu'au moment de toucher le sol, elle se trouve nez à nez avec le chat, son ennemi personnel. Vous parlez d'une course.

Ainsi passaient les jours. Noiseline se fortifiait, ses bonds s'allongeaient. Son instinct aussi se développait et lui rendait plus facile la course aux bonnes choses ; elle connaissait maintenant tout ce qui pouvait convenir au garde-manger d'un écureuil et déjà, ayant découvert une retraite sûre dans le tronc d'un vieil orme, elle mettait en réserve le surplus de ses trouvailles quotidiennes car une obscure prescience lui disait qu'elle en aurait besoin au cours de la mauvaise saison.



*Mon Dieu ! que c'est bon !*

Ainsi donc, vous pourriez croire que Noiseline était parfaitement heureuse. Eh bien ! non, malgré la belle liberté qui avait succédé à sa trop longue captivité, malgré le jardin parsemé de fleurs, les arbres remplis de nids et les hêtres couverts de faines ; malgré l'amitié de Marie-Noelle qui la saluait tous les matins, Noiseline n'était pas complètement heureuse. Il lui manquait quelque chose. Quoi, au juste ? Elle n'en savait rien, mais il lui manquait quelque chose. Parfois une impatience la gagnait et elle grognait malgré elle.

L'été s'écoula. L'automne vint. Noiseline découvrit les premières noisettes ; cela lui rappela les festins d'autrefois, dans la cage de Nicolas, mais ici, elles étaient bien meilleures parce qu'elle les cueillait elle-même. Elle pensa qu'il serait bon d'en avoir une abondante provision pour l'hiver et dès lors, elle déploya une activité sans bornes. Elle passait la plus grande partie de la journée en allées et venues, une patte repliée sur la poitrine, serrant une belle noisette mûre qu'elle venait de décortiquer.

Arrivée au pied de l'arbre où était son

nid, elle grimpait jusqu'à l'ouverture, laissait choir le fruit, écoutait le bruit que cela faisait à l'intérieur et repartait en course. Vraiment les journées n'étaient pas assez longues.

C'est en chassant les noisettes qu'elle s'éloigna pour la première fois des environs du manoir où elle avait toujours vécu jusque là. Elle ne tarda pas à arriver au sommet de l'île. De cette hauteur on voit également bien le nord et le sud, les pentes laurentiennes et les collines de Beaumont. Pour la première fois, Noiseline eut une idée de l'espace. L'île d'Orléans n'était qu'un tout petit royaume ; mais comme c'était le sien, elle le préférait à tous les autres.

Alors comme aujourd'hui, tout le long de la *Route des Prêtres*, il y avait de belles talles de noisetiers, de ces noisetiers qui font le bonheur des enfants en maraude ; tout près, mais entièrement sur le sommet, un grand noyer était chargé de ces noix, petites, mais savoureuses que l'on cueille surtout lorsque les premiers froids ont fendillé la grosse coque verte et amère pour laisser voir la belle noix dorée. Plus loin encore, en tirant sur les pentes, tout un bois de grands hêtres couverts

de fâines. Un vrai paradis pour écureuils que ce coin de montagne et Noiseline se demanda sérieusement si elle ne ferait pas bien d'abandonner son nid à moitié plein pour élire domicile dans ce noyer où, justement, une ouverture, pour peu qu'on l'agrandît, ferait une retraite aussi sûre que commode.

Mais on n'abandonne pas ainsi les lieux témoins des premières joies de notre enfance ; Noiseline décida de demeurer près du manoir où habitait son amie Marie-Noelle.

Il y eut alors un va-et-vient perpétuel entre le sommet de l'île et le garde-manger.

Un matin que Noiseline grognassait de plaisir en découvrant des noix déjà tombées, elle eut un sursaut de surprise en entendant un grognement doux et moqueur répondre au sien.

Debout, oreille dressée, queue en panache, elle regardait de tous côtés et finit par apercevoir, dans le noyer, un être curieux en tout semblable à sa propre personne : queue en panache, oreilles dressées, œil brillant.

D'un bond Noiseline fut sur l'arbre pour examiner d'un peu plus près le nouveau venu.



Noiseline n'eut que le temps de se précipiter de branche  
en branche.

Non seulement l'étranger n'avait pas peur, mais il s'avança. Noiseline sentit son petit cœur battre à se rompre. Qui était cet intrus qui semblait si hardi ? Elle n'avait pas peur, oh non ! Cependant !...

Et soudain, une folle poursuite commença. Plaqués le long des grosses branches, Noiseline et l'inconnu tournaient, progressaient, disparaissaient, jouaient à cache-cache, prenant bien soin de garder les distances et ne se perdant pas de l'œil.

Essoufflée autant qu'énervée, Noiseline jurait et grognait.

— Quelles sont les intentions de cet intrus ? se demandait-elle.

Pour toute réponse, celui-ci ricanait, montant plus haut, se laissant choir, remontant et se livrant à mille acrobaties, comme s'il voulait faire le beau.

Ce jeu de voltige dura bien un quart d'heure ; après quoi, l'étranger, croyant avoir atteint son effet, se calma tout à coup. Perché au sommet de l'arbre, il cueillit une noix et se mit à la décortiquer d'un air indifférent.

— Quel étrange spécimen ! se disait Noiseline.

Et pour montrer qu'elle n'avait pas peur, elle se rapprocha, cueillit une noix, elle aussi, et se mit à la décortiquer très attentivement.

A ce moment, l'autre venait d'extraire la chair tentante de la sienne. Au lieu de la croquer comme il aurait dû, il la prit dans l'une de ses griffes, la serra sur sa poitrine et s'avança vers Noiseline qui le surveillait du coin de l'œil.

— Bonjour, Mademoiselle, car si je m'en rapporte à vos formes élégantes, à votre tête fine et à vos regards langoureux, vous appartenez certainement au beau sexe.

— Peut-être, répondit Noiseline, charmée du compliment, mais qui cherchait à cacher sous ce mot très bref, l'émotion qui la gagnait.

— Peut-être voudriez-vous me dire votre nom ? Moi je m'appelle Grignolet pour vous servir.

— Et moi, Noiseline ; c'est un nom qui m'a été donné alors que j'avais quelques jours à peine.

— Eh bien ! Mademoiselle Noiseline, pour vous montrer mes bonnes intentions, permettez-moi de vous offrir cette noix.

— Je vous offrirais bien la mienne, en retour, répondit timidement Noiseline, mais elle n'est pas encore décortiquée.

— Qu'à cela ne tienne. Passez-la-moi et je l'aurai bientôt mise en état d'être croquée.

La conversation était engagée sous de si heureux auspices, que nos deux écureuils devinrent amis tout de suite.

Grigolet parlait avec abondance et autorité comme il convient à un représentant du sexe masculin. Il apprit à sa compagne qu'il venait juste d'arriver dans l'île, ayant traversé le matin même. Depuis qu'il était né, il avait envie de venir habiter ce royaume insulaire qui lui paraissait renfermer, en abondance, toutes les bonnes choses nécessaires à la vie. Mais comment faire pour y arriver ? Car si les écureuils grimpent, ils ne nagent pas.

— Et voilà que ce matin, j'aperçois, sur le chaland du passeur, une grosse voiture, chargée de meubles. Aussitôt, je me suis glissé sous une malle et j'ai réussi à demeurer inaperçu.

— Mais comment ferez-vous pour retourner ?

— Je ne retournerai pas ; cette île me semble merveilleuse.

— N'est-ce pas ? fit Noiseline qui avait senti son cœur se serrer à l'idée de perdre un si charmant compagnon.

— Oui, plus belle encore qu'elle ne m'apparaissait de la côte de Beaupré où je suis né et où j'ai toujours vécu jusqu'à ce jour. Je vois que les bonnes choses ne manquent pas ici. Ce sera désormais ma patrie. Nos congénères sont-ils nombreux dans l'île ?

— Ma foi, vous êtes le premier que je vois.

— Comment ! vous êtes seule sur cette grande île ?

— Apparemment ; du moins n'y ai-je jamais rencontré un seul écureuil sur mon chemin.

— Dans ce cas, si vous voulez bien accepter ma compagnie, je serai heureux de vivre auprès de vous et de vous aider dans la chasse aux bonnes choses. Je regrette seulement le nid confortable que j'ai laissé de l'autre côté de l'eau ; j'y avais déjà entassé pas mal de provisions pour l'hiver.

— Qu'à cela ne tienne, j'en ai un ici et il n'est pas vide non plus. Il se trouve dans un

parc merveilleux où il ne me manquait qu'un compagnon pour être heureuse.

Grigolet répondit qu'il serait charmé de connaître le home de sa nouvelle amie, dans le parc enchanté qui était son royaume.

Une noix sur le cœur et marchant à trois pattes, ils gagnèrent les environs du manoir.

— Oh ! Mademoiselle, s'écria Grigolet en arrivant, c'est charmant chez vous. Mais permettez-moi de vous le dire, ce qui me plaît le plus dans tout ceci, c'est votre charmante personne et si vous m'y autorisez, je vous demande votre patte pour la vie. Si vous voulez bien m'accepter pour époux, les hauteurs de Montmorency ne me verront plus jamais ; nous demeurerons dans cette île qui deviendra notre royaume.

Noiseline baissa les yeux modestement et ne répondit que par une grimace, tant son émotion était vive. Mais Grigolet comprit tout de suite que ce geste était une acceptation. Il s'avança et mit sa patte dans celle de sa nouvelle épouse.

— Dites-moi que vous acceptez, implorait-il.



*Oh ! Mademoiselle, c'est charmant chez vous.*

— Puisque vous le voulez, je le veux bien aussi, répondit Noiseline que l'émotion suffoquait.

— Vous verrez, chère Noiseline, comme je vous ferai une vie heureuse.

Noiseline s'approcha un peu plus et nos deux amoureux échangèrent leur baiser de fiançailles.

— Je veux tout de suite vous prouver mon savoir-faire, dit Grignolet.

Et s'élançant vers un arbre moussu, il eut tôt fait de cueillir une abondante provision pour capitonner le nid qui allait être leur commune habitation.

Noiseline était pleine d'admiration et comme de l'admiration à l'amour il n'y a qu'un pas, elle s'écria :

— Mon cher petit mari, je serai heureuse d'être votre épouse et je promets de vous suivre jusqu'à la fin de mes jours. Et la maison que vous venez de si bien garnir, sera la vôtre désormais.

— La nôtre, chère épouse, répondit gaillardement Grignolet.

La nuit tombait, une brise fraîche, venue du fleuve, vint faire frissonner les rameaux

flexibles du grand tilleul ; un chat-huant lança sa note lugubre, mais chaudement appuyés l'un contre l'autre, nos deux écureuils dormaient, faisant des rêves.

Et je pourrais finir ma légende comme toutes les autres : ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants. Car dès l'année suivante, toute une ribambelle de jeunes écureuils se poursuivaient sur les branches du grand érable ; on aurait dit qu'ils étaient cent tant ils mettaient d'ardeur à leurs ébats. Parfois cependant, un cri strident les arrêtait : c'était maman Noiseline, réprimandant l'un ou l'autre et faisant leur éducation.

Car l'éducation d'un écureuil est une chose beaucoup plus importante que vous ne pensez : il faut qu'il apprenne à se garer du chat, de la belette ou de la martre aussi bien que du milan ; il faut encore qu'il apprenne à connaître toutes les bonnes choses qui entrent dans le régime d'un écureuil.

Sans doute les enfants de Noiseline furent-ils particulièrement bien élevés car ils purent, à leur tour, fonder de nouvelles familles qui prospérèrent aussi ; de telle sorte

qu'aujourd'hui les bois de l'île d'Orléans sont animés par ces gracieux rongeurs qui viennent jusqu'au seuil des maisons quêter les menues friandises que les descendantes de Marie-Noelle ne leur refusent jamais ».

## IV

### UNE NUIT DE NOËL A L'ILE D'ORLEANS

C'était aux jours sombres de la Nouvelle-France, le 24 décembre de cette douloureuse année 1649, alors que les féroces Iroquois, ivres de leur victoire sur la nation huronne, parcouraient le pays, scalpant les colons et venant jusque sous les remparts de Québec, pousser leur cri de guerre.

Tout était calme pourtant, ce soir-là, à l'île d'Orléans, où les fugitifs, guidés par leur missionnaire, le Père Joseph Chaumonot, étaient venus chercher un refuge au moins provisoire.

Tout était calme et silencieux, en cette nuit de Noël, nuit divine, anniversaire du grand relèvement de l'humanité par le sacrifice d'un Dieu devenu petit enfant ; nuit lumineuse sur la terre toute blanche où la lune allumait, par intervalles, des reflets mystérieux. Il semblait que dans l'air sonore allait retentir à nouveau le chant des anges : Gloire

à Dieu dans les cieux et, sur la terre, paix aux hommes de bonne volonté : hommes blancs, hommes rouges, tous enfants du même père, le Grand Esprit.

Mais quelle est cette ombre qui chemine dans le sentier à peine tracé le long du fleuve ? C'est un homme et, à la soutane qui le couvre, nous avons reconnu un missionnaire. En effet, c'est bien le Père Joseph Chaumonot. Il va d'un pas alerte, saisi par l'ambiance de la fête qui approche. Il va pensif. Nulle âme n'est plus apte que la sienne à comprendre le mystère de cette nuit, lui qui a tout quitté pour se donner à ses enfants rouges de la forêt.

Afin de soutenir leur foi chancelante, il les a suivis dans leur fuite, il les a guidés vers cette île du refuge et il s'est établi au milieu d'eux, partageant leurs privations et leur misère. Son premier geste, en arrivant, a été de graver une croix sur le tronc d'un arbre, marquant ainsi le centre du futur village. Tout autour les wigwams se sont élevés et depuis deux mois, il vit là, n'ayant d'autres compagnons que ses paroissiens, ne voyant qu'eux et ne vivant que pour eux.



Son premier geste a été de graver une croix sur le  
tronc d'un érable.

Cependant, en cette veille de Noël, il a senti le besoin de se retremper dans l'atmosphère familiale, parmi ses confrères de la mission de Québec et il est parti dès le matin, promettant d'être de retour assez tôt pour la célébration de la messe de minuit.

Et maintenant, il se hâte afin de ne pas manquer au rendez-vous. Tout en avançant, sous le couvert des arbres qui le protègent contre l'âpre bise du nord, le jeune missionnaire suit une pensée intime qui répand sous son mâle visage une ombre de mélancolie.

Bien loin de là, de l'autre côté de l'Océan, il revoit la petite église gothique, illuminée pour la messe de minuit, la jolie crèche où il s'est agenouillé tout enfant et autour de laquelle se pressent dévotement les bonnes vieilles en coiffes blanches aux larges ailes empesées.

Il se revoit jeune prêtre nouvellement ordonné, montant à l'autel et déposant sur les lèvres tremblantes de sa mère, l'enfant de Bethléem, caché sous la blanche hostie. Il entend les noëls rustiques, chantés par les voix inexpérimentées des paysans.

Et voilà que soudain, oubliant l'endroit où il se trouve, il entonne à plein gosier, l'un des airs chantés naguère dans la petite église de sa chère Normandie. Sa voix s'élève en notes vibrantes dans l'air calme et si sec qu'il a des sonorités de cristal :

*Il est né, le Divin Enfant,  
Jouez hautbois, résonnez musettes...*

Il chante et il ne sait pas que, dans l'ombre, à travers un massif de sapins, deux yeux dardent sur lui un regard chargé de haine. Un rôdeur de la nuit, alerté par le bruit de sa voix, s'est avancé à pas de loup à travers les broussailles.

Ce rôdeur est un Huron renégat qui hait les Robes Noires parce qu'il les rend responsables de la ruine de sa nation. Il était chrétien jadis, l'eau sainte du baptême avait coulé sur son front ; mais le Dieu des Visages Pâles n'aime pas ses enfants rouges ; du moins il n'a pas su les défendre contre les flèche des Iroquois. Aussi l'Indien a-t-il juré au Manitou, non seulement de revenir à lui, mais encore de frapper au cœur l'homme à la robe noire qui porte un croix dans sa main.

Il vient tout juste de quitter le village ; il sait que ses compatriotes veillent en préparation à la nuit sainte ; il n'ose pas s'élancer, le couteau à la main, pour scalper le missionnaire et ajouter ainsi un nouveau trophée à sa ceinture.

Mais il a son arc ; une flèche siffle et l'instant d'après, la voix s'éteint dans la gorge du missionnaire, tandis que le traître pousse un cri de triomphe :

— Areskouï, tu es vengé !

Mais le cri a été entendu. Dans son wigwam, Aganekon, le vieux chef, écoutait lui aussi, le cantique du missionnaire. Il comprend qu'un malheur est arrivé. Saisissant son arquebuse, il se précipite au dehors.

Bientôt il est sur les lieux d'où est parti le cri et il perçoit une plainte. Là, tout près, gît une masse sombre étendue dans la neige.

Ayant d'abord perdu connaissance, le missionnaire ne tarde pas cependant à revenir à lui sous l'air vif qui le fouette. D'un effort il se relève ; mais son sang trace sur la neige, une grande tache noire qui va s'élargissant. Il se croit touché à mort, aussi d'un

geste convulsif, il a saisi son crucifix qu'il porte à ses lèvres.

Pourtant la flèche ne s'est pas enfoncée ; le prenant de profil, elle n'a tracé qu'un large sillon d'où le sang coule. Le vieil Huron a reconnu le missionnaire, il le soulève et l'aide à gagner son wigwam où un feu d'épinière répand une chaleur salubre et une pénétrante odeur de résine.

Doucement, après avoir enlevé le vêtement collé à la peau, le vieil Aganekon lave la plaie et la recouvre d'une compresse d'herbes sauvages dont les propriétés astringentes arrêtent l'hémorragie.

Pendant ce temps, Arouana, fille du chef, soutenant délicatement la tête du missionnaire, lui fait avaler quelques gouttes d'eau de feu.

Ces soins raniment le blessé qui, se rappelant sa promesse, veut se lever.

— Mon frère est bien imprudent, prononce de sa voix lente le chef huron ; qu'il demeure ici tranquille, sur ce lit de branchages, pendant qu'Aganekon ira le venger du traître qui l'a si lâchement attaqué. L'homme à la Robe Noire a été imprudent, il chantait dans

la nuit et le rôdeur l'a entendu, mais qu'il prenne patience, Aganekon lui rapportera ici-même la chevelure de celui qui a voulu l'assassiner.

Aussitôt le missionnaire s'est dressé :

— Qu'a dit mon frère ? s'écrie-t-il avec feu.

Aganekon est un guerrier, tous les Hurons le savent et les Iroquois eux-mêmes ne l'ignorent pas ; mais a-t-il oublié qu'il est chrétien ? Le Grand Esprit défend la vengeance et ordonne le pardon, surtout en cette nuit de sa naissance.

— Mais il a voulu te tuer !

— Le Grand Esprit n'a pas permis que je meure, car les Hurons n'auraient pas eu leur messe de minuit, dit plus doucement le missionnaire. Je crois que je suis assez fort maintenant pour me rendre à la chapelle. Veux-tu me dire quelle heure il est ?

— L'ombre de la lune, là, sur ce sapin, marque qu'il est onze heures pour mon frère.

— J'ai donc une heure encore, soupira le Père Joseph. Y a-t-il long à marcher d'ici à la chapelle ?

— A peine la distance d'un jet de flèche.

— Alors qu'Arouana aille avertir de tout



*L'arc est tendu, une flèche vole.*

préparer. Je vais reposer encore un moment, puis avec ton aide, Aganekon, je me rendrai à la chapelle pour la messe de minuit.

Le jeune missionnaire s'étendit sur sa couche et s'absorba dans une ardente prière. Au bout d'une demi-heure, il était debout et, s'étant fortifié par quelque nourriture, il partit, s'appuyant sur l'épaule d'Aganekon. Arouana marchait en avant écartant les branches.

Ils atteignirent ainsi la chapelle où les Hurons accueillirent leur missionnaire avec des sentiments d'admiration et de piété.

Un autel rustique, orné de branches de sapins, avait été dressé. A côté de l'autel, un mignon petit Jésus de cire blanche, pieusement soustrait au vandalisme des barbares, lors du saccage de la bourgade Saint-Ignace, est couché sur un lit de fougères.

Quatre chandelles, fichées à la cime d'un pieu, éclairent la scène. Bien pauvre sanctuaire, mais que le roi du ciel va bientôt illuminer de sa présence.

Très faible encore, le Père Joseph gravit en chancelant les degrés de l'autel.

— *Introibo ad altare Dei...* Je m'appro-

cherai de l'autel du Seigneur, du Dieu qui réjouit ma jeunesse !

Et ce fut un spectacle souverainement impressionnant que celui de ce jeune missionnaire dont la souffrance pâliissait les traits, perdu dans la vaste solitude de la Nouvelle-France, au milieu d'une bande de Sauvages fugitifs, courbés dans la prière, offrant au Dieu trois fois saint, la victime sans tache, pour le salut des tribus encore païennes, pour la persévérance des nouveaux régénérés et pour la paix du monde ; dans cette cabane de branchages, inférieure même à l'étable de Bethléem. Au ciel, la lune éclairait la nuit glorieuse, les étoiles scintillaient comme jadis, au champ de la Judée, tandis qu'en union avec les anges invisibles, de leurs voix rauques, plus habituées aux cris de guerre qu'aux accents de la prière, les Hurons s'essayaient à prononcer les syllabes du *Gloria in excelsis Deo*.

De l'autre côté du fleuve, à Beauport, et là-bas, à Québec, en l'église de Notre-Dame de Recouvrance, la cloche annonçait à tous, que Jésus venait de renaître en la Nouvelle-France.

## TABLE DES MATIÈRES

---

Les deux bossus de l'île d'Orléans . . . .	5
Le trésor des fécs . . . . .	27
Histoire de Noiseline . . . . .	43
Une nuit de Noël à l'île d'Orléans . . . .	69

---

*Imprimé sur les presses  
de l'Imprimerie Saint-Joseph,  
Montréal.*

BNQ



000 415 075

# Séries enfantines

## ALBUMS DE LA JEUNESSE

*illustrés en couleurs, 26 pages  
couverture cartonnée en couleurs*

- La Sorcière du Rocher Percé
- Le Calvaire du Repentir
- Le Chat Botté
- Le Petit Poucet
- Le Petit Chaperon Rouge
- Bamboula et Bamboula
- La Fée des Erables
- Les aventures de Jeannot l'Intrépide
- La Cousine de Cendrillon
- Paton et Patie
- Le cousin de la Jeannotière
- La Fin d'un Traître
- La Boule d'Or
- Bézenet le Chanceux
- Petite Poucette
- Poulette Brune
- Flic, le Pingouin
- Les Lutins Cordonniers

## LES GRANDS ALBUMS

*illustrés en couleurs, 28 pages  
couverture cartonnée en couleurs*

- La Fée des Erables
- Le Petit Chaperon Rouge
- Le Chat Botté
- Le Petit Poucet

## COLLECTION ENFANTINE

*volumes illustrés, 84 pages  
couverture cartonnée en couleurs*

- Le Bonhomme Misère
- Les aventures de Frère Renard
- Zozor
- La belle aventure de Blondine

## GRANDS ALBUMS DE LUXE

*illustrés en couleurs, 52 pages  
couverture cartonnée en couleurs*

- Les cousins du Petit Poucet
- Les jumelles d'Hochelaga
- Cendrillon
- Blanche-Neige
- L'Histoire du Drapeau Canadien
- Evangéline I en Acadie
- Evangéline II sur les chemins de l'exil
- Le Château de la Fée Carabosse
- Le Gnome Ratapon

## PETITS CONTES ILLUSTRES

*volumes illustrés, 34 pages  
couverture cartonnée en couleurs*

- Les Petits Clercs de Santarem
- La Légende de Sainte-Odile
- L'Herbe des Champs
- Lydia
- Histoire d'un Brin de Cerfeuil
- Evangéline I en Acadie
- Evangéline II sur les chemins de l'exil
- La petite rose de Lisieux
- Une nuit de Pâques à Jérusalem
- Geneviève de Brabant

## COLLECTION RAYON D'OR

*volumes illustrés, 7 x 5½  
couverture en couleurs*

- Les Enfants Perdus
- Le Casseau d'Écorce Magique
- La Grenouille Verte
- La Dame Blanche du Cap Diamant
- La Grande Aventure de Jean Cousin
- Contes de la Lune et du Vent
- Les deux Bossus de l'île d'Orléans
- La mort du Grand Sorcier
- Le Génie du Rocher Percé

# Librairie Générale Canadienne